

LE FRONDEUR

ABONNEMENT UNAN (52) 5 F 50

15 C^{MES} = LE N^O

BUREAU RUE DE LA FLEUVE

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



LES PRETENDANTS A LA COURONNE DE FRANCE

ABONNEMENTS :

Un an . . . fr. 5 50

Franco par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étude - 12

A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne . . . fr. 25

RECLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne . . . fr. 1

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

CHANTAGE!!!

Toute modestie à part, nous devons reconnaître que le *Frondeur* a fait du bruit en ces derniers temps. Certains articles ont donné lieu à de violentes discussions et le *Frondeur* — vivement défendu, d'ailleurs, par des amis connus et inconnus — a été fort malmené par certaines personnes qui ont été jusqu'à prononcer les gros mots de malhonnêteté et de chantage.

Bien que nous nous soucions assez peu de l'opinion d'individus trop peu intelligents pour distinguer une généralité d'une personnalité, nous croyons cependant, pour nos collaborateurs comme pour nos lecteurs, devoir démontrer la parfaite inanité des reproches qu'on nous adresse.

Ça sera vite fait, d'ailleurs.

* *

Il sera inutile, pensons-nous, d'insister sur ce fait que jamais personne n'a pu accuser le *Frondeur* de vénalité ou même simplement de mercantilisme. Jamais, depuis que ce journal est fondé, un seul éloges, un seul blâme, n'a pu, chez nous, être obtenu à prix d'argent. Au *Frondeur* — ceux qui nous ont vainement offert de nous acheter des quantités énormes de numéros, si nous voulions nous occuper de leurs petites querelles particulières, le certifieront au besoin — toujours nous avons résisté estimant que la presse descendrait dans l'estime publique, si elle se résignait à jouer un pareil rôle.

Naguère encore, lorsqu'un de nos collaborateurs a publié quelques portraits de demimondaines — qui, évidemment, n'ont pu s'en trouver blessées — n'aurions-nous pas eu assez facile, si nous avions voulu entrer dans cette voie, de glisser aussi quelques mots discrets... ou à peu près, sur les « messieurs » de ces dames ?

Assurément si ; mais nous ne l'avons pas voulu, parce qu'il ne nous convient pas de chercher des succès de scandale, et que les personnes à qui il plaît de cultiver les tendresses ou les horisontales, ne font, somme toute, de tort à personne — qu'à elles-mêmes parfois — ce qui les regarde.

Parmi les hommes riches et influents que le *Frondeur* a attaqués, il s'en est trouvé — et souvent — qui eussent été heureux de faire cesser nos attaques à n'importe quel prix. A-t-on jamais pu nous accuser d'avoir obéi aux suggestions de l'intérêt ?

Notez que nous ne rappelons point ces faits pour nous en faire un mérite. Nous avons fait notre devoir, ni plus ni moins, et si nous avions agi autrement, nous eussions été de parfaits gredins, mais puisqu'on se permet d'émettre des doutes sur notre loyauté, nous devons bien rappeler ce que nous avons été jusqu'à présent.

* *

Parlons un brin, maintenant, des articles qui ont suscité cette grande colère, dont les manifestations se sont réduites, jusqu'à présent, à quelques criailleries dans les cafés et à l'envoi d'injures anonymes.

Qu'avons-nous fait, somme toute ?

Nous avons parlé d'une espèce particulière de marmites et de souteneurs — l'espèce huppée. Nous avons décrit d'abord, et flétri ensuite, les ménages de gens du monde, où la femme se prostitue au vu et au su d'un mari qui en profite. C'était là une simple étude qui visait, non une personnalité quelconque, mais une généralité. Et la preuve, d'ailleurs, c'est que si nous avions voulu désigner spécialement quelqu'un, nous aurions eu la partie belle. Il suffisait, en effet, de faire un léger croquis, à la plume, de la personne que nous aurions voulu désigner ; en parlant, incidemment, de ses cheveux blonds ou châtains, de ses yeux noirs ou bleus, de son nez aquilin ou retroussé, nous serions arrivés, très facilement, à la faire reconnaître. Mais nous ne l'avons pas fait — ne le voulant point. Nous avons parlé de

femmes qui vivent de prostitution ; de mari qui ferment les yeux sur les frasques rétribuées de leur chaste (?) épouse et nous avons conclu en disant que de pareils êtres ne devraient pas être tolérés par un monde qui a des prétentions au monopole de l'élégance, de l'honorabilité et de la moralité.

Là-dessus, grande fureur chez les uns, grande terreur chez d'autres ; c'est Monsieur A. dit l'un, c'est Madame B., dit l'autre, c'est moi, dit un troisième. Et voilà tout le monde remplaçant, par des noms propres, les X de nos articles.

Franchement, qu'est-ce que nous y pouvons ?

Si réellement les personnes que l'on se plaît à désigner ressemblent aux êtres méprisables dont nous avons flétri la conduite, tant pis pour elles, et il n'y a pas de notre faute. Si elles n'y ressemblent pas, pourquoi les désigne-t-on ? C'est alors, en tous cas, à ceux qui font des comparaisons aussi injustement injurieuses qu'on doit s'adresser — et non pas à nous.

Nous ne nous étonnons pas, outre mesure, d'ailleurs, de cette rage que l'on a ici de voir des personnalités partout. Il nous est déjà arrivé d'insérer, en manière de remplissage, des « échos », des « mots de fin » extraits des journaux parisiens. Ces plaisanteries, d'origine parisienne, ne pouvaient évidemment avoir été faites pour des personnes de Liège — ce qui n'empêchait pas certains lecteurs de dire tout de suite, avec la spontanéité des « gens bien informés » : « Tiens, c'est de madame... une telle qu'il s'agit ! »

Il n'est donc pas impossible que, cette fois encore, on ait injustement appliqué à certaines personnes des allusions qui n'existent pas — chose d'ailleurs, dont nous n'avons pas à nous occuper.

Somme toute, nous avons le droit de dire, comme nous l'entendons, les vices, les lâchetés, les ignominies que le monde tolère. C'est là non seulement notre droit, mais notre devoir. Ce devoir, nous le remplissons d'une façon absolument désintéressée — nous définissons qui que ce soit de prouver le contraire — plutôt même, disons-le franchement, pour notre satisfaction personnelle, que pour plaire à nos lecteurs. Nous le répétons encore, nous ne voulons, en écrivant, désigner spécialement telle ou telle personne, pour la bonne raison que lorsque nous avons attaqué une personne quelconque, nous avons toujours carrément prononcé son nom, afin qu'elle pût se défendre au grand jour, soit elle-même, soit par l'intermédiaire des tribunaux.

Mais si, malgré nos déclarations, malgré tout notre passé qui plaide pour nous, certaines personnes s'obstinent à se croire attaquées quand nous flétrissons des vices ou des infamies, ces personnes se jugent elles-mêmes et nous ne pouvons nous arrêter à des considérations de ce genre.

Le Frondeur.

P.-S. — Qu'on me permette, une dernière fois, de signaler à mes lecteurs, la lâcheté de misérables qui, n'osant m'attaquer en face, usent toujours de l'arme des lâches : la lettre anonyme. Cette semaine encore, j'ai reçu plusieurs lettres ignobles d'individus qui se prétendent visés et n'osent venir m'en demander raison. J'ai reçu également une *carte-correspondance* — ce qui est un joli raffinement d'infamie — contenant d'abord une lâche insulte à l'adresse d'une personne qui n'a rien à voir dans ce débat, et se terminant par ces lignes, dont la tournure spéciale semble trahir, chez l'auteur, une origine bruxelloise :

Avec des voyous comme vous, on les rosse à coups de bâtons.

Venez seulement au *Continental* quand j'y serai le soir.

Sans m'arrêter à l'allure toute marollienne de ces phrases, je ferai remarquer à l'auteur qu'il aurait dû compléter son aimable invitation — en la signant d'abord — et en m'indiquant à quelle heure et quel jour je pourrais avoir l'honneur de le rencontrer au *Continental*. Car enfin, je ne puis, en bonne justice, aller m'établir en permanence au *Continental* tous les soirs, de 7 heures à minuit, et consommer force bocks, en attendant que le monsieur en question veuille bien paraître — et trahir son modeste ignominie. Il serait assurément plus simple, pour l'a-

teur de la carte, de venir me demander au bureau du journal, et me dire que le bâton paraît être l'arme de ses préférences, eh bien, mon Dieu, va pour le bâton, je suis trop complaisant pour contraindre pour si peu, un homme d'honneur...

Que si, cependant, cette solution déplaît trop à l'auteur de la carte, il aurait encore chance de me trouver lundi soir, vers 8 heures, au *Continental*, où j'ai précisément affaire. Si le cœur lui en dit, il peut profiter de l'occasion. Je serai d'ailleurs charmé de voir l'intéressante binette d'un drôle aussi lâchement bête.

C'est, d'ailleurs, tout ce que je puis faire pour mon correspondant anonyme, étant décidé, à présent, à ne plus m'occuper des missives de l'espèce, que je transmettrai simplement au parquet, laissant à la justice le soin de s'occuper de ce débordement de lâcheté.

CLAUDETTE.

Respect aux fleurs !

Laissez les fleurs aux bois ; elles sont la retraite De tout un peuple ami d'air et de liberté ; Le dernier complément de l'œuvre si parfaite Du monde que le Maître en l'espace a jeté.

Laissez les fleurs aux champs, dans la moisson dorée : C'est la teinte joyeuse au tableau ravissant, Du poète inspiré c'est la strophe sacrée, Se mêlant radieuse au travail épuisant.

Ne cueillez pas la fleur, car elle souffre, elle aime, Elle sent, elle vit, ses pétales soyeux Renferment dans leur sein plus d'un tendre poème, Plus d'un roman d'amour, rêve délicieux.

Dieu donne à tout une âme, à l'insecte, à la rose A l'oiseau babillard comme au chien dévoué, Aux grands pins désolés ; il fait bien chaque chose : Ne déliez donc point quand sa main a noué.

Ce calice d'azur, ainsi qu'une chambrette, Cache d'heureux amants chantant avec ardeur Un long duo d'amour : l'étamine coquette Dit : « Je t'aime ! » au pistil frissonnant de bonheur.

Puis quel monde brillant : papillon et cécioïne Modeste coccinelle, humble bête à ben Dieu, Enorme sphinx grisâtre et sombre comme un moine, Passant, tel qu'un éclair, dans ce riche milieu.

Respectez donc les fleurs ; si courte est l'existence Que le ciel leur donna ; l'espace d'un seul jour Les voit s'épanouir, s'ouvrir à l'espérance, Et voit leur tombe, après un court instant d'amour.

N'êtes-vous pas vous-même une fleur parfumée, Rose comme la rose et pure comme un lys ! Par quelque noble cœur n'êtes-vous pas aimée ? Vos jours ne sont-ils pas, par l'amour, embellis ?

Laissez les fleurs en paix, si ce n'est pour un gage Comme derniers adieux au moment de partir, Comme un frais message au timide langage, Comme pour une tombe un pieux souvenir.

Alors myosotis, muguet, cyprès et lierre Se donneront à vous sans montrer de regrets, Car leur âme comprend plus d'un tendre mystère Et garde dans ses plis bien de tristes secrets.

FIX.

CAILLOUX

Dimanche, rue Pré-Binet, ont eu lieu les agapes fraternelles des policiers chargés de la propreté des rues. Le matin avait eu lieu la visite à Bressoux à la ferme des boues ; on avait assez bien arrosé les gosiers pour en chasser la poussière ; aussi, arrivés à la salle du festin, même avant le dîner, les convives s'embrassaient cordialement ; on ne sait trop si c'était par amitié ou pour se soutenir. Une douce gaieté régna pendant tout le repas ; il fut même question, au dessert, d'inviter le corps des balais, pour donner une représentation ; mais le plus puritain de l'assemblée, craignant de trop fortes tentations pour la vertu des invités, fit renoncer à cette idée artistique.

A.

BONNE PÊCHE !

Il y a huit jours, nous avons conduit nos bienveillants lecteurs et nos charmantes lectrices sur les bords de l'Ourthe, près de l'église de Fétinne.

Voulons-nous passer l'eau ?

Ne craignez rien, o brune fillette, qui achetez le *Frondeur* encore humide, au sortir des pressés, et le lisez avec vos compagnes loin des yeux de votre maman... qui en fait autant de son côté ; appuyez-vous sur mon épaule : là... votre petite main potelée dans la mienne... sautez dans le bateau et... vogue la nacelle.

La traversée est courte : on aurait à peine le temps de murmurer : Je vous aime ! à

l'oreille de sa compagne de voyage, que l'on est déjà arrivé sur l'autre rive.

Tournons à droite : voulez-vous ?

Vous voyez ce chalet blanc, sur les murailles duquel vous pouvez lire : *Café de Fétinne* ; c'est là que nous allons.

Quel nid de verdure et quel coup d'œil ravissant. Et dire que tant de Liégeois ignorent ce petit coin perdu à deux pas de leur demeure.

Les rédacteurs du *Frondeur*, eux, savent apprécier la fraîcheur de ces ombrages ; la saveur des bières variées et le bouquet du cognac vrai qu'ils savent y rencontrer. Comme les artistes se réfugiaient autrefois à Heyst, les copains de notre journal aiment à venir au barrage se distraire des ennuis journaliers ; ils ne sont du reste pas les seuls, et le digne *Journal* a même de ses collaborateurs sous ces ombrages épais ; là, du moins, progressistes et doctrinaires s'entendent parfaitement. Les uns arrivent en canot... et les autres à pied... comme dans la chanson.

C'est qu'on respire à pleins poumons là, aux bords de la Meuse et de l'Ourthe, regardant, comme dans *Faust*, passer les bateaux sur le fleuve.

Ces bateaux chargés d'un monde qui va souvent s'ennuyer comme il faut, dans des endroits où l'on espérait trouver... la campagne... le plaisir ! tandis que nous, nous nous amusons, sans gêne, et à l'abri du qu'en dira-t-on.

Il n'y a pas que nous qui connaissons les joissances que l'on rencontre en cet endroit : de nombreux pêcheurs à la ligne et même des pêcheuses (prière au type de bien mettre le mot et de ne pas me faire dire pécheresses) viennent exercer leur patience sur ces bords aimés.

O la pêche à la ligne !

Si j'étais femme, je ne voudrais pour mari qu'un pêcheur à la ligne : il doit avoir diablement de patience en ménage.

Mais pas du tout, exclame une jolie blonde qui lit par dessus mon épaule, il use toute la sienne au bord de l'eau et n'en garde plus du tout pour la maison.

— Ah !

Pourtant il y en a... Tenez, je vais vous raconter une histoire arrivée à une de mes amies.

— A la bonne heure ! allons nous asseoir dans cette tonnelle...

— Non, je préfère aller sous cet arbre, près de la balançoire, les tonnelles, on y lit trop de noms entrelacés, écrits ou gravés sur les tables, et cela donne des idées...

— Ah ! madame !

— Je préfère sous cet arbre, voulez-vous ?

— Soit : voici un verre de bavière, à la place du verre d'eau sucrée de rigueur. Je vous écoute.

— Et moi je commence.

J'avais pour amie de pension une des plus jolies filles de l'école, Jeanne X ; elle n'acheva pas ses études et ses parents la rappelaient chez eux pour la marier. Pauvre Jeanne, on lui avait choisi pour époux, un négociant assez riche, mais qui n'avait rien de l'idéal qu'avait rêvé ma pauvre amie.

Pourtant c'était un honnête homme, même un brave homme, mais d'un terre à terre impossible.

Son rêve, à lui, était d'amasser de quoi se retirer du commerce, se bâtir une petite villa à la campagne, y vivre en gentilhomme campagnard, être nommé marguillier et même conseiller communal, et qui sait ? peut-être bourgmestre.

En attendant la réalisation de ces rêves de gloire, il n'avait qu'un plaisir, qu'une passion : la pêche à la ligne.

Mais celle-là le dominait tout entier.

Comme un autre aime à montrer sa bibliothèque, ses tableaux, ses fleurs, notre négociant aimait à étaler devant ses amis, tout un attirail de pêche, dont il était on ne peut plus fier.

Souvent il partait la nuit pour aller du côté d'Eysden ou pour remonter l'Ourthe et même l'Amblève.

Mais quand il ne pouvait disposer d'autant de temps, il allait après son goûter se planter au bord de l'eau, en amont ou en aval de la rivière, et se faisait accompagner de sa femme et de ses deux enfants. La pauvre Jeanne était résignée, elle s'asseyait sur l'herbe, et crochetait en rêvant... à bien des choses, pendant que ses deux enfants se roulaient à *l'ahenne* sur le gazon et que son mari pêchait silencieusement. Il était pourtant un endroit qu'elle préférait, et où elle entraînait le pêcheur aussi souvent qu'elle le pouvait : c'était le barrage de Fétinne.

Là, pendant que son mari se livrait à son plaisir favori, sur le bord de l'eau, elle se

réfugiait sous un berceau, laissait tomber son ouvrage sur ses genoux et rêvait.

A quoi rêvait-elle ?
A quoi peut rêver une jeune et jolie femme, qui a le mari le plus prosaïque et le plus vulgaire qu'on puisse rencontrer dans la cité de Notger.

A un idéal quelconque, naturellement.
Aussi Jeanne rêvait souvent.
Parfois elle était éveillée, de son songe doré, par la voix de son seigneur et maître qui s'écriait :

— Ça mord, ça mord, bichette !
Un jour qu'éveillée, de cette façon, d'une douce rêverie, elle levait les yeux, elle aperçut à peu de distance, un jeune homme qui la regardait avec amour.

Elle se sentit rougir et un feu inconnu circula dans ses veines.
— Ça mord, bichette, ça mord, s'écriait le mari.

Mais elle n'osait plus relever les yeux.
Elle sentait deux autres yeux fixés sur elle, et avec cet instinct tout féminin, elle comprenait ce que ces yeux disaient, même sans les voir.

Le mari vint rejoindre sa femme : il était fier et heureux, il avait pris une rousse (un gargon pour les Français) et une ablette.

Aussi Jeanne n'eût-elle pas de peine à l'engager à aller le lendemain pêcher au même endroit.

Le jeune homme s'y trouvait encore.
Mais, cette fois, il s'était installé devant une toile et prenait la vue qui se déroulait devant lui.

C'était un jeune artiste.
Les regards se rencontraient plus fréquemment et Jeanne ne baissait plus guère les yeux : elle souriait même parfois.

Poussé par la curiosité, nature de la femme, elle passa derrière le peintre, et ne put s'empêcher de s'écrier :

— Oh ! monsieur !
Au lieu du paysage qu'elle croyait voir sur la toile, c'était son portrait qu'elle apercevait.

Elle rougit de nouveau.
— C'est mal, monsieur, je ne vous ai autorisé en rien...

— Pardonnez-moi, madame, mais le but de l'artiste, n'est-il pas de tâcher de reproduire tout ce qu'il voit de beau ? J'ai cédé à ce sentiment, en peignant la tête la plus ravissante que j'aie vue !
— Monsieur !

— Je parle en artiste, madame, en artiste que toutes les hautes tombées des mains de Dieu attire et séduit ; ne m'en veuillez donc pas...

Elle ne lui en voulait pas le moins du monde, la pauvre Jeanne.

Le négociant venait de tirer de l'eau un petit chevesne... et tout heureux il s'écriait :
— Comme ça mord, hein bichette ; comme ça mord !

Oui, ça mordait.
Les deux jeunes gens ne purent s'empêcher de sourire et Jeanne, pour cacher sa gêne, conduisit ses enfants à la balançoire et les poussa avec un soin tout maternel.

A quelques jours de là, le mari de Jeanne pêchait au même endroit ; la toile du peintre était abandonnée sur le gazon ; les enfants jouaient à la balançoire ; Jeanne était dans un des berceaux les plus ombreux et l'artiste, à ses pieds, lui jurait un amour éternel ; elle se défendait en vain : le quart d'heure du diable avait sonné !

Les lèvres s'étaient rencontrées et les deux bouches avaient murmuré : Je t'aime !

Et le mari s'écriait :
— Ça mord, bichette, ça mord ?
Je le crois que ça mordait !
Ah ! ce jour avait été un beau jour pour tous.

Jeanne avait enfin réalisé son rêve et l'artiste avait conquis la femme la plus artiste qu'il eût jamais pu désirer ; les enfants s'étaient balancés sans se faire la moindre égratignure, et le pêcheur avait pris plus d'un kilo de poissons.

Aussi, en retournant à la maison, disait-il à sa jeune femme qui marchait toute pensive :

— Quelle pêche, hein ! bichette, comme ça a mordu aujourd'hui ; j'ai vraiment eu une chance de....
— Oh ! mon ami !

Et la jeune femme rougit en souriant, pendant que son mari rit aux éclats de la saillie qu'il croyait aussi spirituelle.... qu'elle était hélas ! vraie.

Ah ! oui ! ce jour-là, chacun avait fait une bonne pêche !

FIX.

FAITS D'ÉTÉ

La femme d'un gratteur de démanègeaisons pour l'exportation, de l'avenue de la Tour-Maubourg, avait eu, pendant sa grossesse, un regard pour un estropié veuf de ses deux jambes ; mercredi soir, à sept heures cinq, au moment où elle apprenait à son mari l'augmentation du pain dans le quartier, elle est accouchée, sans aucune douleur, d'un enfant mâle doté de deux jambes de bois.

Seulement il n'y en a qu'une en chêne, l'autre est en sapin des Vosges !

BROUTILLES

Un monsieur entre précipitamment dans une maison.

Le concierge sort de sa loge et lui crie :

— Où donc allez-vous ?
— Voir le monsieur du troisième.
— Mais on l'a enterré hier.
— Alors, ne le dérangez pas.

— Je vais épouser une demoiselle charmante sous tous les rapports, et qui, de plus, a le sac.

— Et quant à la moralité ?
— Une Jeanne d'Arc, mon cher.
— Sa profession ?
— Nourrice.

— Alors tu entretiens des femmes ?
— Moi ? si l'on peut dire.
— Ce n'est que trop vrai, cependant.
— Je demande à comprendre.
— Tu entretiens les femmes du Sultan, avec l'argent que tu lui as prêté, et qu'il a oublié de te rendre, parbleu !
— Je m'incline devant ta logique.

Echo de la plage :

Une charmante créature faisait la flirtation à outrance avec un jeune et beau cavalier, lorsque celui-ci se retourne et, à quelques pas derrière lui, aperçoit un monsieur qui le dévisage avec obstination :

— Quel est donc cet insolent ? dit-il à la dame.

— C'est mon... protecteur, monsieur ; mais vous n'avez rien à craindre, j'ai son consentement.

Une jeune et jolie cocotte qui, malgré ces deux qualités, ne paraissait pas être dans l'aisance, disait à une de ses amies :

— Vois-tu, je crois que je finirai mes jours dans une rivière.
— Fais que ce soit une rivière... de diamants.

La scène représente une chambre à coucher richement meublée. Une charmante fille d'Eve est en train de se laisser cueillir des milliers de baisers sur des joues d'un velouté plus doux que celui de la pêche.

Un bébé de sept à huit ans, assis dans un coin, aligne des soldats de carton.

On frappe à la porte.
Emoi du monsieur qui se précipite vers un escalier dérobé.

Mais le bébé le rassure par cette phrase :
— Oh ! ce n'est rien... c'est papa.

NASTURBY.

CHRONIQUE

Hé ! Hé ! les bouches grand'ouvertes. Voici enfin du *nanan* — et du fin — pour vous, messieurs les *Fortes en thèmes*, réduits à assaillir de vos lauriers triomphaux votre maigre bouillon sans œufs. Ce qui vous fait dire — parfois — avec un si pâle sourire, mouillé, dirait-on, d'une invisible larme : « Tout est consommé ».

Exultez et « vous esbaudissez un petit » comme le conseille maître Alcofrabas.

Un baume est inventé qui cicatrise la lancinante blessure que font, en s'en allant, les espoirs déçus et les illusions mortes. La position sociale, aussi ardue à trouver que le caillou des alchimistes, plus glorieuse à découvrir qu'une Amérique — la voilà, Paturots au petit pied, sous votre main, obéissante et domptée, cette hydre ! Ne hochez point la tête : la chose est très sérieuse.

Il ne s'agit pas mie, bien entendu, de grasses sinécures, décorées d'un nom ronflant — participe présent... à l'esprit de tous comme désignant spécialement l'état habituel de ceux qui les occupent. Non. Ces places-là sont réservées aux derniers survivants des combattants de 1830. Vous ne serez nommés, je vous en préviens, ni inspecteur des Gouttières de l'Etat, ni directeur des manufactures royales de Bretelles à musique.

Ne comptez pas trop non plus sur la place de cantonnier du chemin des écoliers — présentement remplie avec tant d'éclat par un certain M. Genonceaux ; pas davantage sur celle de fournisseur de manchettes pour bras de mer ou de chirurgien-adjoint pour le traitement des seins de Commissions royales.

Ces prébendes-là appartiennent de plein droit à des dévots doctrinaires, tout abîmés en Frère, communiant en Frère, se poussant l'un l'autre en Frère, et arrivant aux gros traitements par l'affectueuse protection du grand Frère, dispensateur des grâces.

Ce malheur-là, s'il n'y prend garde, ne manquera pas d'arriver un jour ou l'autre, à cet excellentement bon petit M. Pourret, le brillant styliste du *Journal gaga*.

Mais, par bonheur, la politique n'est pas, paraît-il, la seule guimbarde dont il faille nécessairement jouer pour arriver à la Position. On prend quelquefois, dit-on, en

considération distinguée le petit *turlututu* du mérite. Lorsque le Pouvoir est en de telles dispositions, pressez-vous et vos diplômes, certificats et parchemins quelconques sous votre bras tremblant d'émotion, présentez-vous d'un pas assuré et digne chez M. Pépin, receveur de l'Enregistrement, rue du Palais, 15, à Liège. Il y a ordinairement, dans cette boîte, un rond de cuir inoccupé. Vous témoignerez, en termes choisis, à M. Pépin, votre irrésistible concupiscence à y appliquer le croupion. Avouez ensuite, d'une voix insinuante, votre adoration pour les fruits secs, parce que les pépins s'y font particulièrement sentir et ajoutez que la concision dans l'enregistrement des actes d'huissier et le service manutentionnel a toutes vos sympathies.

Si cet innocent mensonge lui rappelle qu'il y a, dans l'histoire, un Pépin-le-Bref, dont peut-être il est le descendant, votre circonlocution ne sera pas perdue et vous aurez grande chance d'être accepté.

Je me trompe. Pas sitôt que cela. Avant l'acceptation, M. Pépin rédigera une convention qu'il priera l'auteur de vos malheureux jours de signer. Cette convention énumérant vos devoirs et fixant le taux de vos appointements, sera bien le chef-d'œuvre le plus incompris qui soit né sous une plume administrative.

J'en ai un exemplaire sous les yeux et quelques-unes des clauses qu'il contient sont trop follement gaies pour en dérober la connaissance aux aimables lecteurs du *Frondeur*. (5 francs 50 par an.)

Après avoir posé ce principe : « que l'élue devra, durant trois années, travailler avec assiduité, zèle et bon vouloir », M. Pépin croit utile d'ajouter : « tous les jours où le bureau est ouvert au public, de 8 heures du matin à 4 heures de l'après-midi ». Cet article, fredonné par Desclos, aurait, je crois, un succès fou.

Le bureau Pépin est ouvert
De 8 à 4, chère belle.
Mais le bois est aussi tout vert
Allons y peiner avec zèle.
Et vogue, vogue la nacelle
Qui porte mes amours (bis)
Toujours.

Imprudent jeune homme ! Article 3410 de convention : « Je m'engage (c'est le père qui s'adresse au receveur Pépin) à ne jamais lui permettre de s'absenter, si ce n'est en cas de force majeure, (il ne manquerait plus que cela) d'important constatée de part et d'autre, sans en avoir préalablement sollicité et obtenu votre autorisation. » Bon, M. Pépin ! Je note en passant une besogne qui doit être pleine des plus pures jouissances : « La tâche de mon fils (c'est toujours le père du jeune Paturot qui s'exprime ainsi sous la dictée obligatoire du susmentionné receveur) consistera dans la vérification trimestrielle des répertoires des huissiers et la formation mensuelle du tableau des protêts. » Je demande qu'on rétablisse les bagnes.

Mais, me souffle un ami compatissant, on doit couvrir d'or les gens assez abandonnés du sort pour aborder le répertoire des huissiers. Est-ce que ça se chante ?

Non... ça fait chanter les autres. Du reste, détrompez-vous, âme débonnaire ; l'article 2429 est formel. Je cite : « Son traitement mensuel, payable à la fin de chaque mois, sera calculé sur le pied de six cents francs la première année ; pendant la seconde de sept cents francs... »

Voici le bouquet — de ce feu d'artifices.
« En cas de manquement à l'un ou l'autre point du présent engagement, je m'oblige (le père s'oblige) à vous payer, à titre de pénalité, SANS QUE VOUS AYIEZ A CONSTATER D'UN PRÉJUDICE RÉEL QUELCONQUE UNE SOMME DE QUATRE CENTES FRANCS QUI SERAIT IMMÉDIATEMENT EXIGIBLE, DE PLEIN DROIT, SANS MISE EN DEMEURE PRÉALABLE. »

Si M. Pépin espère qu'un père souscrira jamais à de semblables conditions, je crois qu'il peut attendre la semaine aux quatre joudis.

Si le jeune Paturot s'absente cinq minutes, pour satisfaire un besoin, sans autorisation préalable : quatre cents francs.

Si le jeune Paturot a négligé l'inscription d'un protêt : quatre cents francs.

Si le jeune Paturot ayant mangé des oignons, active le service manutentionnel de ses affaires privées : quatre cents francs.

Franchement, une telle pénalité pour un traitement de six cents francs, c'est raide ! surtout si on récidive. Ce serait la ruine des familles qui n'auraient plus d'autre perspective que celle de déposer, en compagnie d'un contrat aussi draconien, leur bilan contre un mur.

CHOSE & MACHIN.

Au Pavillon de Flore

Mercredi dernier, le Pavillon de Flore ouvrait ses portes et les *Cloches de Cornoville* recommençaient, pour la 104^e fois, à tinter sur la scène de la rue Surlet.

Bien que la musique de cette pièce, beaucoup trop facile, finisse par sembler un tantinet agaçante, je dois déclarer que le public a paru prendre un plaisir extrême à l'audition de cette cent-quatrième.

Le mérite de ce succès persistant, revient surtout aux artistes qui interprètent, cette année, l'œuvre de Planquette. M^{me} Régine qui joue Germaine, est, en effet, une des plus gracieuses chanteuses que nous ayons entendues ici ; elle a de la voix, sait s'en servir — et joue avec distinction. Mlle Dintzer — une réduction de la blonde Théo — doit évidemment renoncer — en tant que cantatrice, à dégotter Christine Nilsson, mais elle est gentille tout plein, joue avec esprit, porte de jolies toilettes — et, ce qui est le principal, après tout — plaît beaucoup.

Nous ne pouvons, évidemment, lui demander davantage.

Du côté du sexe laid, MM. Urbain et Villard tiennent la corde. M. Villard, le baryton, chante avec énormément de goût et fait preuve d'une grande habitude de la scène. Un conseil seulement. M. Villard — peut-être un fort joueur de domino — passe, aux yeux du public, pour aimer trop la pose. Cela tient, probablement, à ce que M. Villard, habitué à de grandes scènes, ne peut brusquement se faire à une scène plus petite, où en quelque sorte, l'artiste se trouve le nez sur le public — ce qui exige une grande sobriété dans le jeu. Un peu de travail et ce léger défaut disparaîtra.

M. Urbain est un ténor de talent, jouant bien, avec énormément d'acquis — et un peu trop de jeu de physionomie, peut-être. La voix est souple, bien timbrée — et parfaitement conduite. Dans le rondeau : *Je regardais en l'air*, M. Urbain a eu grand succès et c'était justice. MM. Cavé (Gaspard) et Victor (le Bailli) ont été convenables — ni plus ni moins. L'orchestre, les chœurs, la mise en scène ont droit à une mention spéciale.

A signaler, cependant, à côté d'un joli groupe de normandes bien tournées, une ou deux choristes qui feraient peut-être la fortune d'un musée d'antiquités — mais qui ne feront jamais le bonheur des habitués du Pavillon de Flore.

Pensées d'un Gobe-Mouches

Les robes de rosières devraient être cousues avec du fil de la vierge.

Un chien qui peut réellement courir ventre à terre, c'est le basset.

Si l'on fait une loi sur les récidivistes, on ferait bien de viser aussi les veufs qui se remarient, car les gredins sont diablement coupables !

Tous les voyages ne forment pas la jeunesse ; ceux à Cythère, par exemple, peuvent la déformer.

Le propre des oiseaux est de voler ; le sale, chez les mêmes, est de faire caca à chaque instant.

Il est plus utile de posséder un sang pur qu'un pur sang.

La langue du méridional est une machine à rrrrr non comprimés.

Il y a le latin de cuisine et le grec de salon.

De même que les chandelles, les gosses ont souvent besoin d'être mouchés.

Le canard est fort indocile : impossible de le faire marcher droit.

On n'attrape jamais de courant d'air au derrière, et pourtant celui-ci est constamment exposé aux vents.

CH. DESMARETS.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.
Dimanche 9 septembre 1883.

107^e représentation et jours suivants du grand succès : *Les Cloches de Cornoville*, opéra-comique en 3 actes.

1^{re} représentation de : *Les Ouvriers*, drame en 1 acte.

Au 1^{er} jour : *Une Cause Célèbre*, grand drame en 6 actes.

A l'étude : *Les Mousquetaires au Couvent*, opéra-comique en 3 actes.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.

LE BRAVE
DES BRAVES

